

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1978)
Heft: 446

Artikel: Etre en bonne santé dans une vingtaine d'années
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1027052>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Politique de la santé : plus loin que demain

C'est presque un leitmotiv dans ces colonnes : la politique helvétique de la santé est restée à l'état embryonnaire. Ce, malgré les dépenses toujours plus imposantes consacrées à ce chapitre crucial de notre organisation économique et sociale : c'est le règne du coup par coup, qui préserve en tout cas les privilèges acquis. Nous tentons, ici même, depuis longtemps de jeter les bases d'options cohérentes pour un système de santé satisfaisant. Il faut admettre cependant que, au-delà des grandes lignes esquissées, la pratique médicale de l'avenir prend rarement forme : la mise en images de l'utopie, si elle est indispensable, est délicate. Récemment des chercheurs et journalistes français s'attaquaient à cet exercice. Un cadre : l'émission de France-Inter, « Les scénarios du futur », consacrées régulièrement à notre vie quotidienne de demain, telle qu'on peut l'imaginer à travers les « progrès » scientifiques et techniques. La réflexion, à partir des documents réunis par les réalisateurs de l'émission s'est révélée si stimulante que nous vous en proposons ci-après un volet¹.

Etre en bonne santé dans une vingtaine d'années

Depuis deux heures qu'il attendait, Léon Ribert passait alternativement de l'accablement à la fureur. Tantôt il tournait en rond dans la pièce nue, aux murs blancs aux fenêtres grillagées, comme un animal en cage; il fulminait contre d'invisibles ennemis. Tantôt il se laissait tomber sur le banc de bois jaune vernis et restait prostré, le regard fixe, semblant regarder devant lui ce mot qui dansait dans sa tête : récidive. Cette fois. Il était bon, fait comme un rat. Il ne couperait pas

Le principe des « Scénarios du futur ». L'animateur, François de Closets, présente à chaque fois deux scénarios de tendance opposée imaginés par l'invité du jour, suivis d'une discussion, coupée d'interviews, le tout se concluant par une « table ronde ».

Ce jour-là, l'invité, Joël de Rosnay, directeur des Applications de la Recherche à l'Institut Pasteur avait imaginé deux scénarios sur le thème des « médicaments de l'an 2000 », le premier consacrait le triomphe de la biopharmacie, le second celui de la « prévention » à outrance. On comprend facilement que si les perspectives ouvertes par ces réflexions ne sont pas gratuites, elles ne sont pas non plus la projection mathématique de la réalité d'aujourd'hui... Extrapolations hardies, elles ont l'immense mérite de révéler les questions que masquent certainement nos trajectoires actuelles.

Entrons donc dans le « jeu » de Joël de Rosnay et François de Closets à travers le « scénario » illustrant la prévention à outrance !

¹) La revue trimestrielle « Prospective et Santé » reproduit l'essentiel de l'émission de France-Inter en question; elle propose d'autre part trois dossiers dignes d'intérêt, « Qu'apporte la biologie moderne à la médecine? », « L'expérimentation sur l'homme sain » et « Biologie et faim dans le monde » (no 4). Adresse utile : 3 rue Troyon, 75017 Paris.

aux deux années de prison. Et qu'importe ! A soixante-sept ans, la maison de retraite serait une maison de retraite comme une autre ! Mais quelle bêtise aussi de s'être fait prendre ! Pourtant, il avait prévu tous les coupe-circuits pour écouler la marchandise. Non, ce n'était pas un revendeur qui l'avait donné. Il avait été victime d'un banal contrôle de police sanitaire. Il est vrai qu'ils se multipliaient tellement... Maintenant, il allait se retrouver face à ces exécrales « flics de santé ». Quelle engeance !

Bruit de serrure, le gardien vient le chercher. « Qui va-t-on voir ? » « Le Commissaire divi-

sionnaire » « Ils ont déjà établi la récidive, pensa-t-il, autrement je n'aurais le droit qu'à un inspecteur principal ».

Il entra dans le bureau moqueté, décoré de plantes vertes.

— Vous pouvez vous asseoir, Monsieur le Commissaire va arriver.

— Qu'il prenne son temps, je ne suis pas pressé avant longtemps.

Monsieur le Commissaire avait la soixantaine athlétique. Il entra d'un pas décidé, frappa son poing dans sa main gauche ouverte en regardant son prisonnier, avec le regard implacable du bien défiant le mal.

— Ne perdons pas de temps, commença-t-il. Vous reconnaissez les faits. Fabrication clandestine de produits reconnus nocifs à la santé humaine et récidive. Gauthier, vous avez le dossier ?

Un instant, il compulsait les fiches dans la chemise jaune. Il tomba en arrêt, interrompit sa lecture, scruta le visage de son vis-à-vis. Ribert sentit le regard, releva la tête. Ils restèrent un instant les yeux dans les yeux.

— Gauthier, veuillez me laisser un instant avec Monsieur.

L'inspecteur se retira.

— Léon Ribert, pas possible. Alors c'est toi qui a fait de telles saloperies ?

— Berthier ! On m'avait dit qu'après avoir vendu, tu avais dirigé un camp de regroupement sanitaire. Mais je ne savais pas que tu avais fait une si belle carrière chez les flics.

Un instant ils restèrent silencieux. Chacun repensait aux années 80, quand ils tenaient des pharmacies concurrentes dans le XII^e arrondissement. C'était la belle époque. On vendait tout ce qu'on voulait : antibiotiques, vitamines, euphorisants, tranquillisants, somnifères. Le commerce marchait, à cette époque. Un jour, se souvenait Berthier, ils avaient discuté ensemble du

mouvement antipharmaceutique. Ribert en avait peur. Berthier, lui, n'y croyait pas.

C'était après l'épidémie de 87 que tout avait changé. Le tiralgar de la médecine. Aucun antibiotique ne marchait contre cette saleté de pneumocoque qui avait fait son apparition après la fameuse maladie des légionnaires à Philadelphie. Plus de 500 000 morts en un an. Il avait fallu proclamer la loi martiale, regrouper dans des camps les familles des malades, imposer une discipline de fer pour stopper la contagion. Quand le vaccin avait été enfin mis au point, l'épidémie était en régression partout. C'est alors que l'antimédecine s'était déchaînée. Berthier avait vendu son officine à temps. Ribert, lui, avait fait faillite. Treize ans plus tard, ils se retrouvaient face à face et ne savaient plus comment entamer la conversation.

— Et... et ta mère, lança Berthier à tout hasard.

— Elle va toujours bien, merci.

— Quel âge ça lui fait maintenant ?

— 110 ans, le bel âge.

Berthier feuilletait négligemment le dossier :

« Tu t'es déjà fait prendre en 1996 avec une fumerie de tabac; pourtant tu avais bénéficié du sursis; tu aurais pu te tenir tranquille ».

— Oui... mais veux-tu que je te dise : j'en ai ras le bol. La gymnastique obligatoire tous les matins, la relaxation deux fois par jour, l'alimentation équilibrée en vitamines A, C, E, K, la chasse aux pollutions, le carnet de prévention et la vitesse à quarante kilomètres-heure. Je ne supporte pas.

Berthier s'était raidi sous les invectives : « Et l'allongement de la vie humaine de vingt ans, la réduction du cancer de 80 %, la disparition des infirmes de la route, la santé de toute une population. Tu t'en fous ! »

— Pour ce qu'elle s'amuse, ta population. Tu veux que je te dise : demain, ils vous foutent en l'air, comme ils nous ont foutu en l'air. Et ils reviendront malades, et ils nous rappelleront : nous, les empoisonneurs. Mais moi, je ne serai plus là.

— Bon, coupa Berthier, nous ne sommes pas là pour refaire le monde. Tu reconnais les faits ?

— Tu parles d'un crime !

Le commissaire appuya sur le bouton de l'interphone : « Gauthier, apportez-moi les pièces à conviction ! »

L'inspecteur entra en portant un sac en plastique de supermarché. Il vida le contenu sur le bureau. Berthier faisait jouer dans sa main les échantillons saisis. Un gêne, un doute s'emparaient de lui, tandis que Ribert l'écrasait de son regard goguenard et hargneux.

— Tu sais très bien que c'est mauvais pour les enfants.

Son ton se voulait convaincant plus que tranchant. Ribert haussa les épaules : « Tu feras mieux d'en prendre un, ça te calmera ».

Machinalement, Berthier défit le papier, retrouva les gestes depuis longtemps oubliés. Avant d'avoir réalisé ce qu'il faisait, le bonbon était dans sa bouche.

— Ne le recrache pas, dit Ribert, je ne vais pas te dénoncer et tu n'en mourras pas. Je les fais au pur sucre, pur fruit.

Berthier se ressaisit, bondit presque de son siège : « Je sais. On ne mourrait pas non plus d'un verre d'alcool, ni d'une cigarette, ni d'un repas trop copieux, ni de rien. On ne mourrait de rien, mais on crevait de tout. Depuis que le sucre blanc est interdit, que les enfants ne connaissent plus les bonbons, ils ne s'en plaignent pas, ils ont de belles dents et n'ont plus besoin du dentiste, et le nombre des maladies cardiaques a diminué de moitié ».

— C'est cela, ils feront de beaux centenaires dont on ne saura quoi faire.

Le téléphone interrompit leur dialogue : « Allo, oui, non, je n'ai pas écouté la radio, pourquoi ? Vous dites que ça se passe à Marseille... Bon, eh bien je regarde tout de suite et je vous rappelle ». Il raccrocha, appuya d'un geste nerveux sur le bouton du terminal audiovisuel; des images

apparurent sur le mur-écran. C'était le journal télévisé. La séquence représentait des bagarres dans la banlieue marseillaise. « Les travailleurs, expliquait le journaliste, n'ont pas admis que les autorités sanitaires laissent mourir, faute de soins, deux de leurs camarades qui avaient été surpris, l'un à fumer, l'autre en état d'ivresse. Des autorités font valoir qu'elles n'ont fait qu'appliquer le règlement puisque ces infractions entraînent la perte du droit à la médecine... » Rageur, Berthier coupa la télévision. Ribert s'esclaffa : « Cette fois, tu peux m'enfermer, je crois que je ne vais pas m'ennuyer ».

DES EXTRÊMES

A LA RÉALITÉ QUOTIDIENNE

Il y a loin, c'est évident, des extrêmes de cette prévention tentaculaire au mouvement que l'on découvre aujourd'hui pour une pharmacopée « douce », comme a pu la qualifier Joël de Rosnay au cours du débat qui a suivi la présentation de ce scénario. Comme devait le remarquer un des invités à l'émission, M. Philippe Meyer, professeur de médecine à l'hôpital Necker, « une prévention absolue imposerait des contraintes invivables ». Il n'empêche : les risques existent, et il est probable qu'une partie des résistances à l'égard de cette forme de soins trouvent leur source dans une méfiance à l'égard de ces excès. Nul doute que ces résistances ne pourront être vaincues que si la médecine préventive trouve sa juste place dans le système de santé : non plus la « panacée universelle » mais une composante essentielle d'une politique de la santé globale. François de Closets résumant le « pronostic » des participants aux « scénarios du futur » : « La pharmacie se rapprochera davantage de la biologie, le médicament davantage de la vie et des molécules de la vie; ceci est un grand espoir mais fait naître, quand on touche de si près aux mécanismes de la vie, un pouvoir nouveau qu'il faudra aussi être capable de maîtriser ».